

# Avant-propos

Le travail occupe une place centrale dans notre vie et en même temps, le monde du travail connaît de profondes transformations, en termes de pratiques, mais aussi de statuts et de rôles. Cela conduit de nombreuses personnes dans une situation incertaine dans laquelle les vies professionnelles sont sans cesse remises en cause. Malgré cette évidence maintes fois répétée ces dernières années, je fais, en tant qu'enseignant à l'université, toujours le même constat : la plupart de mes étudiants et même ceux qui sont formés aux métiers du management n'ont pas une idée précise de la place et des rôles que le travail occupera dans leur vie. Alors qu'il s'agit, pour la plupart d'entre nous, de notre activité principale pendant plusieurs décennies de notre vie, les étudiants sont rarement invités à réfléchir sur ce qu'ils veulent faire de toutes ces années dans la vie active. Ainsi, ils espèrent trouver un « bon boulot », de préférence en adéquation avec leur formation académique, mais sans vraiment se poser la question de ce que peut être pour eux un « bon boulot ». Malheureusement, c'est souvent après quelques années d'expérience dans les administrations ou les entreprises que la prise de conscience a lieu et souvent celle-ci naît des insatisfactions et des frustrations de la vie professionnelle. À la décharge de mes étudiants (et plus largement des actifs), il est très difficile de

se projeter dans ce monde du travail en mouvement. Quelles seront les activités professionnelles qui auront le vent en poupe dans les années à venir ? Quelles seront les compétences requises ? Quelles technologies utiliserons-nous ? Nul ne peut vraiment le dire, mais nous savons que le monde du travail évoluera rapidement. En revanche, nous pouvons réfléchir aux rôles et à la place que l'on souhaite donner au travail dans notre vie.

Sur la base de ce constat, l'objectif de cet ouvrage est de proposer une analyse du monde du travail actuel, intelligible et j'espère, émancipatrice pour les lecteurs. En cela, l'objectif n'est pas de faire un recensement exhaustif de l'ensemble des travaux en sciences humaines sur la question du travail, ni de retracer de façon exhaustive l'histoire du travail. Cela a déjà été fait à de maintes reprises et de nombreux ouvrages de qualité sont disponibles sur ces sujets. L'objectif n'est pas non plus de proposer un livre de développement personnel et professionnel qui consisterait à donner des conseils et des astuces. Il y a déjà pléthore d'ouvrages de ce genre sur les étagères des librairies et je ne suis pas entièrement convaincu de leur utilité. Il n'est pas non plus question dans cet ouvrage de proposer une approche seulement critique. On pourra, par exemple, reprocher à cet ouvrage de ne pas remettre suffisamment en cause l'existence même du travail, surtout dans un contexte de débats sur la décroissance, le revenu universel et les effets de la robotisation. Je ne vois pas l'utilité de m'attaquer à une telle remise en cause dans cet ouvrage car, le point de départ est beaucoup plus prosaïque : le travail reste une activité importante dans nos sociétés et les politiques économiques et sociales de la plupart des pays occidentaux visent davantage à créer de nouvelles activités professionnelles et de nouveaux emplois qu'à substituer le travail par d'autres activités ou formes de revenus. Cela n'est en rien défaitiste ou conservateur de ma part, car ce que je tente de montrer dans cet ouvrage c'est que malgré ce contexte, il est toujours possible de faire autrement et d'exercer, chemin faisant, sa liberté et sa responsabilité dans nos vies professionnelles.

Les idées et la structure de ce livre m'ont d'abord été inspirées par les nombreux échanges avec mes étudiants. Je souhaite les remercier de partager avec moi leurs espoirs, leurs désirs, mais aussi leurs doutes sur le monde du travail. Ce livre trouve également son inspiration dans les échanges avec de nombreux professionnels, notamment ceux qui expérimentent de nouvelles pratiques de travail. J'ai eu l'opportunité de rencontrer ces dernières années de nombreuses personnes qui osent s'engager dans des trajectoires professionnelles originales, innovantes et parfois même déconcertantes. Elles nous montrent qu'un autre monde du travail est possible, non dénué de difficultés, mais souvent plus épanouissant et plus en phase avec les grands enjeux de notre époque. De plus, ce livre est en partie inspiré par les échanges avec mes collègues enseignants-chercheurs qui partagent le même intérêt pour la question du travail. Je pense particulièrement au groupe de travail « Nouvelles pratiques de travail, nouveaux modes de vie » que j'ai animé de 2016 et 2020 avec Émilie Lanciano, Philippe Lorino et Jonathan Sambugaro au sein de l'association académique de l'AIMS. Je remercie aussi mes collègues de l'Université Côte d'Azur avec lesquels j'ai la chance de travailler au quotidien et qui m'ont permis directement ou indirectement de nourrir ma réflexion sur ce sujet. Je remercie également Jérémy Arolés, Aurore Dandoy et Sophia Galière pour leurs retours et leurs conseils. Enfin, je remercie Éric Remy, directeur de la collection « Versus » et Gaël Letranchant, directeur des Éditions EMS pour leur soutien dans la préparation de cet ouvrage.

# Introduction

## **Le travail moderne et le travail expressif**

Début mai 2020, ma femme et moi sommes confinés. Comme la plupart des Européens, la pandémie du virus Covid-19 nous oblige à rester dans notre appartement. Disposant d'un peu de temps libre du fait de cette pandémie, elle se mit en tête de faire son arbre généalogique. En quelques jours et grâce aux archives disponibles en ligne, elle réussit à reconstituer un arbre généalogique de sa famille sur plusieurs générations. Les oncles, les tantes, les grands-parents, les arrière-grands-parents, ceux qui ont vécu longtemps, ceux qui sont morts jeunes à la guerre. Ils sont tous là. Les noms défilent sur l'écran de l'ordinateur avec les dates de naissance et de mort et les relations avec les autres membres de la famille. Le résultat est assez émouvant car dans ce contexte de pandémie, nous pensons qu'eux aussi ont vécu des crises et des bouleversements. Cependant, une évidence s'impose rapidement à nous. Hormis les noms, les dates de naissance, les dates de décès et la nature des relations entre les membres de la famille, nous ne savons quasiment rien sur ces personnes. Dans la plupart des cas, la seule information disponible sur

ces ancêtres est le métier exercé. La vie de ces personnes se résume donc à leur position dans la famille et à leur activité professionnelle : charpentier, commerçant, antiquaire, etc. C'est tout ! Rien d'autre qu'un seul mot pour raconter toute une vie. Pas un mot sur ce qu'elles ont vécu, les personnes qu'elles ont aimées, leurs espoirs et leurs craintes. Le seul moyen que nous avons de nous représenter l'histoire de ces ancêtres est donc de les imaginer exerçant leur métier. À quoi pouvait donc ressembler la vie d'un antiquaire ou d'un charpentier au début du XIX<sup>e</sup> siècle ou après la Première Guerre mondiale ? Quel pouvait être leur quotidien ? En découvrant l'arbre généalogique de mon épouse, je partageais sa joie, mais le constat était cruel : quelques décennies après leur décès, il ne reste de la vie de ces ancêtres que leur activité professionnelle ou plus précisément, un nom de métier. Les temps ont bien sûr changé. Nous laissons sans doute beaucoup plus de traces de nos diverses activités et par exemple, le contenu sur les réseaux sociaux constitue d'ores et déjà des archives à partir desquelles les futures générations pourront sans doute comprendre plus en détail la vie de leurs ancêtres.

Cependant, malgré la diversité et la richesse de nos activités (loisirs, familles, etc.) le travail reste central dans notre vie. Nous consacrons au travail en moyenne 36 ans de notre existence<sup>1</sup>, pour une durée hebdomadaire moyenne supérieure à 36 heures par semaine dans l'Union européenne<sup>2</sup>, à laquelle il convient d'ajouter le temps de transport<sup>3</sup>.

1. Plus précisément, le nombre d'années moyen dans la vie active augmente régulièrement. Il était de 32,5 années en 2000 et de 35,9 années en 2019. Cependant, on note de fortes disparités entre les pays de l'Union européenne, avec par exemple, 32 ans pour l'Italie et 42 ans pour la Suède en 2019 (Duration of working life – statistics, étude d'Eurostat, publiée le 23 juin 2020).
2. En 2018, on estimait que la durée hebdomadaire du travail était de 36,4 heures dans l'Union européenne. Ce chiffre prend en compte les salariés à temps complet et les salariés à temps partiel. Si on ne retient que les salariés à temps complet, la durée hebdomadaire moyenne serait de 40,3 heures dans l'Union européenne (Comparaisons européennes des durées du travail : illustration pour huit pays, étude de la DARES, publiée le 22 juin 2018).
3. Avec les évolutions en cours du travail et notamment le travail à distance, la notion de temps de transport pour se rendre à son travail est sans doute en train d'évoluer fortement et plus difficile à mesurer. Cela étant, la durée de transport quotidien entre le domicile et le lieu de travail en France était de 35 minutes en moyenne en 2019 (chiffre qui exclut l'Île-de-France) (1 h 19 : le temps de déplacement quotidien moyen, étude de l'observatoire des territoires).

Ainsi, pendant presque 40 ans de notre vie, le travail est l'activité qui est au cœur de nos journées ; tandis que les autres activités sont le plus souvent organisées autour des horaires de travail<sup>4</sup>. Les loisirs, la vie de famille, le temps consacré aux amis, etc., sont le plus souvent des activités périphériques au travail. À quelle autre activité consacrons-nous autant d'heures par semaine et d'années de notre vie ? Quelles autres activités structurent autant nos vies ? Sans doute aucune. Consacrons-nous autant de temps à l'éducation de nos enfants ? À nos loisirs ? Il est fort probable que non. Le travail est donc bien notre principale activité en termes de temps.

Cela étant, le travail est une catégorie de pensée qui reste floue, car elle peut recouvrir diverses définitions et activités. Nous élargissons parfois cette notion à diverses formes d'activité, comme le travail au foyer (le ménage, la cuisine, l'éducation des enfants) ou encore le travail des robots et des animaux. Cette ouverture de la notion de travail peut s'avérer pertinente, pour comprendre par exemple, comment le travail salarié de l'homme et le travail au foyer des femmes créaient un système de répartition des tâches permettant le développement économique du foyer. Ce fut notamment le cas avec le développement de l'économie industrielle dans la plupart des pays occidentaux. Cela étant, on pourrait aussi élargir la notion de travail à toutes les activités de transformation de soi et du monde. L'école, les loisirs et les activités bénévoles pourraient légitimement entrer dans la définition du travail. D'ailleurs ne demande-t-on pas aux enfants de bien « travailler » à l'école ? Il serait également possible d'ouvrir la notion de travail aux activités qui nourrissent les algorithmes : les requêtes sur les moteurs de recherche, les posts, « likes », emojis et commentaires sur les réseaux sociaux pourraient être considérés comme une forme de travail gratuit, car ces activités participent à créer de la valeur, notamment

---

4. D'ailleurs, pour le philosophe André Gorz (1988), le travail (à but économique et dans une logique capitaliste) étouffe toutes les autres activités non marchandes. Pour l'auteur, cette activité est tellement centrale dans nos vies que le travail tend à devenir le seul et unique moyen d'accomplissement personnel.

pour les grandes entreprises du secteur numérique<sup>5</sup>. Nous pourrions aussi intégrer dans la notion de travail les activités gratuites que l'on fait pour obtenir un emploi (tenir un blog ou créer du contenu pour des réseaux sociaux relatif à son expertise professionnelle, créer son site Internet pour mettre en avant ses compétences et ses réalisations professionnelles, mettre à jour son profil/CV sur les réseaux sociaux professionnels, etc.). Si cette ouverture de la notion de travail peut être intéressante pour réfléchir à l'action de l'humanité sur l'environnement, comme le fait par exemple, l'économiste Pierre-Yves Gomez dans son livre *Intelligence du travail*, elle rend cependant la notion quasi inopérante du simple fait qu'elle peut englober la plupart de nos activités.

Ainsi, nous parlerons ici seulement des activités qui permettent aux individus d'en tirer des revenus et qui sont qualifiées collectivement par un nom qui renvoie à une activité rémunératrice (métier, profession, poste, emploi, stage, apprentissage, etc.). C'est peu ou prou la définition du travail proposée par la sociologue Dominique Méda : « *Une activité humaine consistant à mettre en forme une capacité ou un donné pour l'usage d'autrui, de manière indépendante (travail indépendant) ou sous la direction d'un autre (travail salarié) en échange d'une contrepartie monétaire.* » (2015, p. 30)

Cela étant, cette activité n'a pas seulement pour rôle de procurer un revenu. Elle est aussi déterminante dans la définition de la personne que nous sommes et de la place que nous occupons dans la société. D'ailleurs, l'une des premières questions qui est posée lors d'une rencontre est « *que fais-tu dans la vie ?* ». Sans que l'on ait besoin de définir de quelle activité il s'agit, chacun sait que cette question porte sur l'activité professionnelle. Comme si le travail résumait à lui seul ce que nous sommes ; comme si le travail était l'indicateur principal à partir duquel il est possible d'évaluer la personne qui est en face de soi. Cela est certes réducteur et injuste, mais il semble en être ainsi. Peu importe que l'on ait des talents que l'on exprime

---

5. Voir, par exemple, les travaux de Alaimo et Kallinikos (2016) à ce sujet.

uniquement dans le cadre d'activités de loisirs, peu importe que l'on soit un parent ou un compagnon attentif et dévoué, peu importe que l'on soit particulièrement impliqué dans des activités associatives, sportives ou humanitaires. Le fameux « *que fais-tu dans la vie ?* » nous rappelle sans cesse que nos existences sont appréciées avant tout à travers l'activité professionnelle que nous exerçons.

Cette classification des individus par la nature de leur travail n'est pas récente. Dans la Grèce antique, on distinguait déjà les personnes dont le travail consistait à répondre aux besoins primaires et ceux dont les activités ne renvoyaient pas à des nécessités physiologiques. Ainsi, le philosophe Aristote distinguait d'un côté le travail des esclaves, des artisans et des commerçants dont les activités consistaient à couvrir les besoins primaires des individus et d'autre part, les activités indépendantes des nécessités de l'existence. Et il y avait une hiérarchisation claire entre ceux dont l'activité renvoyait aux nécessités de l'existence et ceux qui pouvaient choisir en toute liberté d'exercer une activité dédiée au « *culte du beau* », pour reprendre l'expression de la philosophe Hannah Arendt (1958 [1994], p. 47)<sup>6</sup>. L'ère industrielle a fait émerger une autre hiérarchisation entre les travailleurs, notamment en opposant les cols bleus (c'est-à-dire les ouvriers) et les cols blancs (c'est-à-dire les employés et les managers). Cela a permis une opposition entre les travailleurs manuels et les travailleurs intellectuels. Hannah Arendt, dans son livre *Condition de l'homme moderne*, poursuivra à sa façon cette forme de catégorisation et de hiérarchisation entre les travailleurs. Selon la philosophe, il y a d'abord, l'*animal laborans*, c'est-à-dire les travailleurs produisant des biens et services consommables (nourriture, biens de consommation, services, etc.). Ensuite, il y a l'*homo*

---

6. Hannah Arendt rapporte dans cet ouvrage qu'Aristote distinguait trois modes de vie dédiés au culte du beau. D'abord, c'est la vie de plaisir, c'est-à-dire la vie consacrée à la consommation de la beauté donnée aux humains (par extension, on peut considérer qu'il s'agit aujourd'hui des activités de divertissement et de formation). Ensuite, la vie consacrée aux affaires de la cité (la politique). La politique était alors considérée comme étant une activité très noble. Ensuite, la vie de philosophe et de contemplation. Par extension, on pourrait ajouter aujourd'hui toutes les activités qui consistent à produire du savoir et de l'art.



*faber* pour les individus dont le travail consiste à produire des objets participant à définir et à façonner le monde. On peut sans doute mettre dans cette catégorie, les ingénieurs, les chercheurs, les artistes, etc. Enfin, il y a l'homme d'action, c'est-à-dire celles et ceux dont les activités consistent à être en relation avec autrui. Il s'agit, par exemple, des femmes et des hommes politiques et des managers. Ces diverses catégorisations montrent que la place que nous occupons dans la société dépend en partie de notre activité professionnelle. D'ailleurs, nous sommes souvent bien conscients de cela et c'est la raison pour laquelle nous sommes très attentifs aux titres professionnels (nom du métier et/ou nom du poste) et scolaires (diplômes, écoles, universités, etc.). Plus généralement, nous sommes attentifs à la façon dont on présente son activité professionnelle à autrui car nous comprenons, de façon plus ou moins intuitive, que c'est de cette présentation que dépendra en partie le jugement d'autrui à notre égard. C'est aussi la raison pour laquelle la perte de son emploi constitue presque toujours un événement dramatique. Il s'agit même d'un des événements qui entraînent la dégradation la plus importante du niveau de satisfaction dans la vie (Clark et Oswald, 1994 ; Mangot, 2018).

Pourtant, au milieu de la crise sanitaire de la Covid-19, de nombreuses personnes doutent de leur avenir professionnel. En mai 2020, 12,4 millions de personnes sont au chômage partiel en France<sup>7</sup>. Retrouveront-ils leur emploi à l'issue de cette crise ? Seront-ils licenciés ? Nul ne le sait à cette date. Le doute s'installe également chez celles et ceux qui ont conservé leur emploi durant la période de confinement. Renvoyés chez eux et sommés de travailler à distance, environ 25 % des travailleurs<sup>8</sup> se voient dans

---

7. Au 13 mai 2020, 12,4 millions de travailleurs étaient en activité partielle en France (Situation sur le marché du travail au 12 mai 2020, étude de la DARES publiée le 13 mai 2020).

8. Le nombre précis de travailleurs exerçant en télétravail en France durant le confinement reste difficile à établir. Cela étant, on estime que 25 % des travailleurs des entreprises de plus de 10 salariés étaient en télétravail partiellement ou à temps plein au mois d'avril 2020 (Activité et conditions d'emploi de la main-d'œuvre pendant la crise sanitaire Covid-19, Synthèse des résultats de l'enquête flash – avril 2020, étude de la DARES publiée le 17 avril 2020).

l'obligation de passer au télétravail en marche forcée. En quelques jours, il a donc fallu inventer de nouvelles pratiques de collaboration à distance. Dans ce contexte, l'organisation du travail a souvent dû être simplifiée. Le temps n'était plus à la multiplication des intermédiaires, des validations en cascade ou des prises de décision interminables. Dans l'urgence de la crise, il a fallu faire au plus simple. D'un coup d'un seul, nous avons redécouvert ce qui était essentiel dans nos activités. Pas la paperasse administrative, pas les réunions, pas le respect de règles dont le sens n'est jamais remis en question, mais la valeur directement créée pour les usagers ou les clients. Les soins apportés aux patients, les enseignements donnés aux élèves et étudiants, la production et la distribution de la nourriture, etc. À l'inverse, les complexités bureaucratiques apparurent au grand jour de façon insupportable. Cela a notamment été le cas avec les hôpitaux, dont la crise de la Covid-19 a révélé à la fois le manque de moyen matériel, l'indigence des rémunérations pour le personnel soignant, mais aussi les lourdeurs procédurales, créant souvent de nombreux problèmes qui s'ajoutaient à ceux de la crise sanitaire.

La crise de la Covid-19 a permis une mise en lumière peu glorieuse sur ce que l'anthropologue David Graeber (2018) appelle les *bullshit jobs*, c'est-à-dire ces activités professionnelles qui n'apportent rien de positif à la société et dont le principal objectif est souvent de préserver leur propre existence, notamment en créant des procédures et des outils *ad hoc* afin de rendre ces travailleurs incontournables et ce, malgré leur contestable utilité dans la création de valeur pour les administrés, les patients ou les clients. La crise de la Covid-19 a ainsi été cruelle pour celles et ceux qui occupent ce genre d'emplois, car voir que le monde peut continuer à tourner sans nous après quelques adaptations des méthodes et des outils de travail ou pire encore, que nos activités entraînent des difficultés supplémentaires pour les soignants, les enseignants, les policiers, etc., est sans doute une expérience personnelle terrible à vivre. Mais dans l'urgence de cette crise, il n'y avait plus de place pour les faux-semblants. Combien de personnes sont donc restées

chez elles pendant la période de confinement, en ayant rien ou si peu à faire, alors que les activités de leur administration ou entreprise se sont poursuivies ? Ou alors, combien se sont trouvés dans la situation de vouloir imposer des modes de fonctionnement pour finalement constater que les travailleurs sur le terrain ne les écoutaient plus, préférant développer dans l'urgence leurs propres outils et pratiques ? Combien ont voulu, par exemple, imposer un nouvel outil ou une nouvelle procédure qui n'a finalement été utilisé et respecté par personne ? Nous ne le saurons sans doute jamais et c'est peut-être mieux ainsi, mais dans cette étrange crise, le fossé s'est encore creusé entre celles et ceux exerçant une activité dénuée de sens et d'utilité et celles et ceux qui étaient sur le terrain.

Les travailleurs ont ainsi été subitement divisés en deux catégories : celle des héros, c'est-à-dire les infirmiers, caissiers, agriculteurs, livreurs, éboueurs, pompiers, etc., et celle des assignés à résidence, c'est-à-dire celles et ceux qui pouvaient légitimement douter de l'utilité de leur activité professionnelle. Confiné chez soi, nombre d'entre nous ont dû faire face aux choix que nous avons fait dans notre carrière professionnelle. Suis-je un héros ou un inutile ? Que vaut le travail que j'accomplis tous les jours derrière mon ordinateur, hier dans mon bureau feutré, aujourd'hui terré à mon domicile ? C'est d'ailleurs peut-être pour éviter de répondre à ces questions que ma femme et moi avons multiplié les activités pendant le confinement. Les recherches généalogiques et la peinture pour elle, l'écriture et le sport pour moi. S'occuper coûte que coûte, sans doute en partie pour échapper à ce douloureux questionnement.

On l'oublie parfois, mais le travail est avant tout une activité existentielle, c'est-à-dire une activité de mise en existence de soi-même, des autres et du reste du monde. Le travail est non seulement une façon d'être pour soi-même, mais aussi une façon d'être en relation avec les autres. Le travail façonne notre identité et nos relations, comme l'a montré le sociologue Renaud Sainsaulieu (1977). Nous sommes en partie ce que nous faisons dans le cadre de nos activités professionnelles. Le travail est aussi une participation

au monde, notamment à travers nos productions de biens, de services, mais aussi d'idées, de concepts, etc. En ce sens, le travail est politique car il est une participation à la vie de la *polis*, c'est-à-dire la cité<sup>9</sup>. Plus généralement, le travail est une activité qui participe à l'émergence, le maintien, le renforcement ou la déliquescence de nos vies en commun. Le travail n'est donc pas une activité neutre ou seulement rémunératrice. C'est une activité totale, à partir de laquelle il est à la fois possible d'exister, mais aussi de faire exister ; une activité qui consiste à se définir soi-même, à se relier aux autres et à concevoir et produire des idées, des objets et des services qui définissent la vie en société et plus généralement, rendent le monde intelligible et tangible. Même le travail intellectuel et artistique n'échappe pas à cela. Écrire, parler, chanter, peindre, etc., sont aussi des façons de participer à la création du monde.

Pourtant, l'effort de comprendre ce qu'est le travail, c'est-à-dire ses rôles dans la construction de l'individu et de la société est rarement fait. Certes, on acquiert souvent des savoirs utiles aux activités professionnelles au cours de sa scolarité, c'est-à-dire pour la réalisation d'activités spécifiques (comptabilité, gestion financière, etc.) ou génériques (management, stratégie, etc.) ; mais on s'interroge peu sur ce qu'est le travail, son rôle et sa place dans notre vie et dans la société. Et d'ailleurs, pourquoi faudrait-il encore travailler ? Ne dit-on pas que la robotisation est en marche et qu'elle pourrait bientôt remplacer la plupart des travailleurs ? Ne voyons-nous pas, un peu partout dans le monde, des expérimentations diverses qui consistent à dissocier le travail et l'obtention d'un revenu, comme le revenu universel, dont le principe consiste à verser une somme d'argent sans aucune contrepartie ? N'entrons-nous pas dans une époque dans laquelle la consommation pourrait être illimitée sans avoir besoin de travailler ?

---

9. Je reprends ici une idée ancienne mais qui est réactualisée par les enjeux contemporains, notamment le changement climatique. Voir, par exemple Hussenot *et al.*, 2022.

Malgré les promesses de robotisation, de revenu universel de consommation sans contrepartie, le travail occupe toujours une place importante dans la société. D'une part, une société se construit et se développe à travers le travail humain, comme le rappelle l'économiste Pierre-Yves Gomez (2016). À ce titre, il s'agit de l'activité à partir de laquelle nos vies individuelles et collectives peuvent être pensées et réalisées, car nos choix de société se concrétisent dans le travail. Les hôpitaux, les écoles, les tribunaux sont pensés et construits grâce au travail des architectes et des artisans ; tandis que la santé, l'éducation et la justice sont assurées grâce aux médecins, enseignants et juges (parmi d'autres métiers, bien sûr). D'autre part, pour reprendre les mots de la philosophe Hannah Arendt (1958 [1994]), notre époque est celle de la glorification théorique du travail et transforme la société tout entière en une société de travailleurs<sup>10</sup>. En fait, cette glorification est ancienne et une des origines peut être trouvée dans l'imaginaire chrétien pour lequel la délivrance des souffrances est possible à travers le travail. Comme le montre Frantz Gault dans son ouvrage *Apocalypse Work* (2022), le culte du travail est aussi un culte apocalyptique : « *C'est la promesse de la fin d'un monde de souffrances et l'avènement d'un monde meilleur – à ceci près que, pour les modernes, ce monde n'a pas besoin d'attendre le retour de Jésus pour advenir, il peut être bâti par les humains.* » (p. 103) En somme, la glorification du travail repose, en partie, sur une forme de culte pour la transformation du monde. D'ailleurs, les médias relaient régulièrement les propos délétères de celles et ceux accusant telle ou telle catégorie de travailleurs d'avoir eu l'outrecuidance de travailler un peu moins que les autres, ou de bénéficier de meilleures conditions de travail ou pire encore, de bénéficier d'un régime de retraite avantageux<sup>11</sup>. Ainsi, gare à celles et ceux qui seraient suspectés

---

10. « *L'époque moderne s'accompagne de la glorification théorique du travail et elle arrive en fait à transformer la société tout entière en une société de travailleurs.* » (Arendt, 1958 [1994], p. 37)

11. C'est ainsi que la question de la légitimité des régimes de retraite dits « spéciaux » est débattue à chaque réforme des retraites en France et qu'à chaque fois, il est question de les supprimer.

d'oisiveté ou d'avoir accès à des avantages jugés illégitimes. Les cheminots, les enseignants, les fonctionnaires, etc., sont ainsi régulièrement (et injustement) jetés en pâture afin de rappeler à chacun qu'il faut travailler, beaucoup et de préférence plus que les autres.

C'est le travail dans son étymologie populaire qui est ici convoqué, c'est-à-dire une forme de torture – le mot travail serait dérivé du mot *tripalium*<sup>12</sup> – mise au service de la transformation du monde. Ce paradigme<sup>13</sup> du travail – que nous nommerons le paradigme du travail moderne<sup>14</sup> – s'est imposé durant la révolution industrielle et domine encore les sociétés occidentales aujourd'hui. La crise de la Covid-19 a été à cet égard un exemple intéressant de la prégnance de ce paradigme dans la société. Le dimanche 14 juin 2020, alors que la France se pensait hors de danger<sup>15</sup>, Emmanuel Macron, le président de la République, a exhorté dans son discours les Français à « *travailler et à produire davantage* ». Bien sûr, ce paradigme a évolué aux cours du temps, notamment pour épouser aujourd'hui les thèses du développement durable mais fondamentalement, l'im-pératif productiviste reste au cœur de ce paradigme.

- 
12. Le mot latin *tripalium* renvoie à plusieurs définitions. Il s'agirait à la fois d'un instrument de torture et d'un instrument à trois pieux permettant d'immobiliser un animal afin de lui apporter des soins. Le lien avec le mot travail est aujourd'hui contesté. Voir, par exemple, l'étude publiée en 2008 par le linguiste André Eskénazi. Cela étant, il s'agit de l'étymologie du mot travail la plus communément admise. Pour une version accessible du débat sur l'étymologie du mot travail, lire, par exemple, Morlie J.-L. (2011).
  13. Le mot paradigme est ici employé au sens de « modèle de pensée ». Le mot « paradigme » trouverait ses racines dans l'ancien grec et signifie « modèle » ou « exemple », mais également en latin avec le mot « *paradigma* », qui signifie « exemple, comparaison », selon la notice du Centre national de ressources textuelles. Dans cet ouvrage, nous étudierons deux paradigmes différents du travail, c'est-à-dire deux modèles à partir desquels il est possible de penser les rôles du travail dans la vie des individus et dans la société.
  14. La notion de travail moderne, qui a été déjà mobilisée par de nombreux auteurs, qualifie la forme de travail dont la raison d'être est principalement la production de valeur économique pour soi et autrui. À noter que je donne à la notion de travail moderne un sens plus large que celui de salariat. Nous verrons dans les chapitres suivants que le travail moderne ne se réduit pas au salariat et de la même façon, le salariat n'est pas nécessairement synonyme de travail moderne.
  15. À ce moment-là, nous étions à la fin de la première vague de la pandémie de la Covid-19 et de nombreuses personnes pensaient que nous en avions terminé avec celle-ci.

Cela étant, à côté du paradigme du travail moderne, il y a un autre paradigme, celui qui fait la part belle à la créativité, à l'épanouissement personnel et au bien commun. C'est le paradigme du travail des artistes, mais aussi de certains chercheurs, médecins, journalistes, artisans, etc. Ici le travail n'est pas seulement une activité économique et statutaire, mais aussi une forme d'émancipation et d'accomplissement de soi. Le mot travail pourrait trouver ici son étymologie dans le préfixe latin *trans-*, qui signifie le passage et qui se réduit souvent à *tra-*, comme avec le mot *traverser* ou le mot anglais *travel*, qui signifie voyager. Le travail devient ici un passage, un voyage durant lequel le travailleur doit fournir un effort et surmonter des obstacles<sup>16</sup>. Plus récemment, de nouvelles catégories de travailleurs ont rejoint ce paradigme. On pense d'abord aux nomades digitaux, qui semblent avoir pris cette étymologie au pied de la lettre, notamment en imaginant une organisation de leur travail qui fait la part belle aux voyages. Plus généralement, c'est le paradigme du travail des travailleurs indépendants ou salariés réalisant des activités créatives et/ou missionnaires (politiques, associatives, intellectuelles, etc.) permettant une forme de développement personnel. Fluide, incertain et aux contours flous, nous appellerons cela le paradigme du travail expressif (Menger, 2003).

Dans ce livre, les paradigmes du travail moderne et du travail expressif sont abordés et analysés comme les deux extrêmes d'un même continuum du monde du travail, sur lequel on trouve de multiples formes d'hybridation. Dans les faits, ces deux paradigmes ne s'opposent pas, mais sont conjointement présents dans la plupart de nos vies professionnelles entraînant d'ailleurs, des tensions, des paradoxes et souvent des choix cornéliens. Par exemple, entre un poste prestigieux et notre épanouissement personnel ou encore,

---

16. Je reprends ici l'analyse proposée par le linguiste Franck Lebas (2016) : « *Il est préférable de rechercher une source qui serait commune à l'anglais travel et au français travailler, en imaginant une bifurcation vers l'idée du voyage – accompagnée de l'idée d'effort ou d'obstacle à franchir – et une autre vers l'idée plus générale de "tension" vers un but rencontrant une résistance.* »

entre une bonne rémunération et des tâches qui sont en phase avec les valeurs que nous défendons. Plus généralement, ces deux paradigmes semblent plus que jamais coexister dans la plupart des activités professionnelles, notamment dans un contexte dans lequel les individus dans les administrations et les entreprises adoptent des pratiques issues des métiers artistiques, notamment pour promouvoir la créativité et l'innovation ; tandis que les travailleurs expressifs cherchent parfois à s'appropriier des méthodes et des outils classiques du management pour être davantage productifs et rentables. C'est d'ailleurs pour cela que le travail idéal n'existe pas. Toute activité professionnelle s'inscrit dans des relations de réciprocité qui sont plus ou moins équitables et contraignantes. Le travail est toujours en partie à destination d'autrui et organisé avec autrui. C'est une activité structurée par des formes de relations de pouvoir, des relations hiérarchiques, des règles, des procédures, etc. Le travail requiert donc des négociations permanentes, des compromis et parfois des sacrifices.

Cela étant, comme de nombreux auteurs avant moi<sup>17</sup>, j'ai acquis la conviction que nous devrions tous pouvoir faire évoluer notre vie professionnelle vers le paradigme du travail expressif. Il me semble qu'il ne peut pas y avoir de vie professionnelle heureuse sans engagement dans des activités dont les finalités dépassent les seules quêtes d'argent et de productivité. De plus, si nous souhaitons apporter des solutions aux enjeux sociaux, économiques et environnementaux de notre époque, chaque travailleur doit pouvoir être en capacité de jouer un rôle actif pour repenser la production, la distribution, la consommation des biens et services, mais aussi la façon dont les richesses sont réparties et utilisées. Pour faire évoluer sa vie professionnelle afin d'en tirer une forme d'épanouissement personnel au service d'autrui, le chemin peut être long et incertain, mais surtout il est sans fin, car c'est sans cesse qu'il faut réinventer

---

17. Malgré des approches et l'usage d'un vocabulaire différents, de nombreux auteurs (Karl Marx, Pierre Naville, Hannah Arendt, André Gorz, Dominique Méda, etc.) ont eu cette ambition émancipatrice dans leurs écrits sur la question du travail.



les conditions de son épanouissement et de sa participation au monde. De plus, cette démarche individuelle risque d'échouer si elle n'est pas accompagnée d'une volonté collective de reconnaître au travail son rôle et sa responsabilité dans la construction du monde. Les dirigeants politiques, d'entreprises et d'administration doivent aussi en être convaincus. Le travail est une longue traversée dans la vie et c'est au prix d'un effort individuel et collectif que cette activité peut être, bon an mal an, une source d'émancipation et d'utilité pour le plus grand nombre. L'objectif des chapitres suivants est donc d'interroger notre rapport individuel et collectif au travail et d'inviter chacune et chacun à réfléchir à sa liberté, sa responsabilité et au sens de ses activités professionnelles.